

... Des courts métrages aux Rendez-vous du cinéma québécois

Marie-Claude Dionne

Number 177, March–April 1995

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/49687ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Dionne, M.-C. (1995). Review of [... Des courts métrages aux Rendez-vous du cinéma québécois]. *Séquences*, (177), 11–11.



...Des courts métrages au Rendez-vous du cinéma québécois

Marie Dormante, à fleur de peau

A-t-on droit au désir lorsque notre corps ne nous répond plus qu'à moitié? Quand on a à peine trente ans et que le monde s'est rétréci au trajet que peut faire notre chaise roulante, du lit à la cuisine, de la cuisine à la salle de bains, de la salle de bains au lit, quand l'intimité se résume au regard désemparé de sa mère et aux gestes aseptisés d'un préposé au bénéficiaires, on se raccroche aux bouts de tendresse qui ne font que passer, avec les sentiments d'abandon et de rage que nourrit un instinct de survie ébranlé.

Marie dormante est l'histoire d'une relation intime entre cette jeune femme atteinte de sclérose en plaques (Marie-Hélène Montpetit) et un nouveau préposé aux bénéficiaires (Luc Picard). Dans le secret de la salle de bains, les gestes se feront lourds, les souffles courts, et l'handicapée redeviendra objet et sujet de désir, le temps d'une visite.

Bruno Santerres et Geneviève Désautels ont mérité pour ce premier film sensible, sensuel et doux-amer, la bourse Claude Jutra OFQJ pour le meilleur jeune espoir réalisateur de courts et moyen métrages (Rendez-Vous 95).

Marie dormante

Réal.: Bruno Santerre, Geneviève Désautels; Scén.: Bruno Santerres; Image: Geneviève Désautels; Son et musique: Roland Bréard; Mont.: Geneviève Désautels, Lynn Saint-Germain; Prod.: Geneviève Désautels - Productions de la Contre-Griffe; Dist.: Productions de la Contre-Griffe; Int.: Marie-Hélène Montpetit, Luc Picard, Amulette Garneau

Requiem apocalyptique

L'âge de la performance (Messe pour le temps des gagnants)

Prix André-Leroux, meilleur moyen métrage, RDV Cinéma québécois 1995; réalisation: Carole Poliquin 16 mm, coul., 53 min. 27s, 1994, doc.



Carole Poliquin propose par le biais de ce documentaire une réflexion qui trace une ligne de démarcation entre l'innovation et la perte. Ses images gravées tiennent lieu de garde-fou aux confins du gouffre de l'Absurdité. Ce qu'elle aborde avec dérision en terme de nouvel évangile, c'est tout le pathétisme de l'héritage post-industriel, soit la bête humaine comme élément de productivité. Tourné dans plus de cinq pays à équipe réduite, *L'âge de la performance* est un documentaire formellement classique qui n'impressionne certes pas au niveau technique mais qui trouble grâce à un plan de montage habile où la réalisatrice a choisi de s'effacer devant son sujet et privilégier la juxtaposition d'images et d'idées. Livré sur fond de musique religieuse, le point de vue éditorial de Carole Poliquin passe à travers l'ironie de la structure de son film et lui donne ainsi toute sa dimension. L'affliction de l'individualité, l'apologie du Moi comme nouveau Dieu nous apparaît dans ce film comme une plaie, une quête débile et vide de tout sens, de toute valeur. Le grand malheur c'est qu'il ne s'agit pas d'une fiction mais bien de l'engrenage d'une réalité et d'un courant mondial indéniable qui mise sur une génération de gagnants. Albert Jacquard vient à certains moments ponctuer ce cauchemar de commentaires pertinents et mettre en relief des évidences banales qui sont totalement évacuées de cette course folle vers l'abattoir. Il affirme entre autres, que la notion de gagnant telle qu'on tente de l'instituer est impossible puisqu'à chaque fois qu'il y a un gagnant, il doit y avoir un perdant, c'est bien en fonction de ce perdant que le gagnant se positionne...alors, rêver d'une société ou il n'y aurait que des gagnants relève de l'utopie ou de l'épuration.

Ce ne sont là que prémisses et amorces à toutes les réflexions qui sont susceptibles d'émerger suite au visionnement de ce document. Carole Poliquin ne cabotine pas lorsqu'entre deux entrevues de fanatiques «Winners», elle intercale des plans de poules, de porcs et de bovins, eux-mêmes assujettis à une dictature de production qui dépasse l'entendement, il s'agit d'une métaphore entendue qui confirme l'endoctrinement pervers dont nous sommes les victimes consentantes. Du Japon où l'on nous parle du «Karoshi»: mort subite par excès de travail, nouvelle maladie dont sont victimes les plus zélés, en passant par le «Better Baby Institute» de Philadelphie, où une mère «professionnelle» nous explique de quelle façon elle gave *ad nauseum* sa petite de connaissances, qui sait déjà à quatre ans: lire le chinois, connaît supposément l'histoire du monde et se passionne de mythologie grecque, *L'âge de la performance* nous

renvoie une image déformée, dogmatique et endémique de la soit disante quatrième vague. Sans être profondément humaniste on cherche en vain dans les yeux de tous ces gens, des valeurs fondamentales, toutes simples, telles que rester au lit en bonne compagnie, un de ces matins, boire un bol de café au lait et sourire à ses plantes...

Carole Poliquin, bio-filmographie:

Dites-moi Monsieur Jacquard..., 1993, série pour enfants (26 x 5 min.), produit pour la télévision *Le dernier enfant*, 1990, 52 min., doc. sur la dénatalité *L'hypnose*, 1988, dossier de 45 min., réalisé en coll. avec Isaac Istan *Les garderies qu'on veut*, 1983, 30 min., doc., réalisé en coll. avec Isaac Istan

La femme d'à côté

Regards volés

Présenté au Festival de Rouyn-Noranda & au Rendez-vous du cinéma québécois 1995 réalisation: Benoît Pilon et Claude Vaillancourt; 16 mm., coul., 34 min., 1994, fict.

Benoît Pilon en est à son deuxième court métrage, à sa seconde collaboration avec Claude Vaillancourt. Cet homme de cinéma s'est investi dans plusieurs productions cinématographiques depuis sa sortie de l'Université Concordia, occupant différentes fonctions dont celui d'assistant à la réalisation. Son premier film annonçait déjà le ton intimiste de l'auteur, *Regards volés* malgré les années qui séparent les deux productions, semble lié sinon par la forme, par le thème du scénario à *La rivière rit* (1987). La solitude, la difficulté de communiquer ses attentes, l'ostracisme que crée dichotomiquement la promiscuité des grandes villes, tout cela est sous-jacent au regard que porte cette jeune femme captivée par un voisin fascinant qu'elle épiera jusqu'à l'épuisement de son fantasme. Cette subtile histoire de tendre voyeurisme nous amène à l'affrontement du rêve à la réalité, où les amours vécues par procuration ont des comptes à rendre.

Marie-Claude Dionne